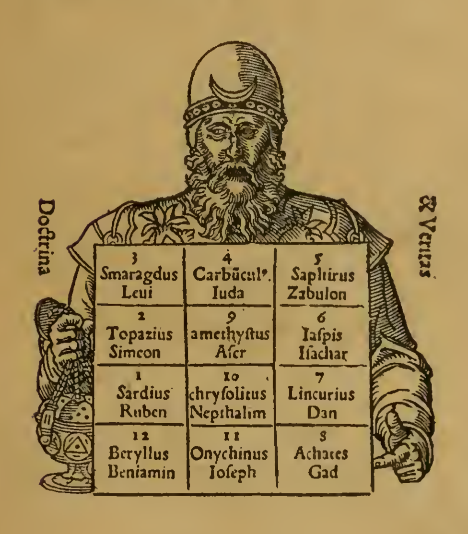
LA MERVEILLEVSE DOXOLOGIE DV LAPIDAIRE



MDCCCXCIII

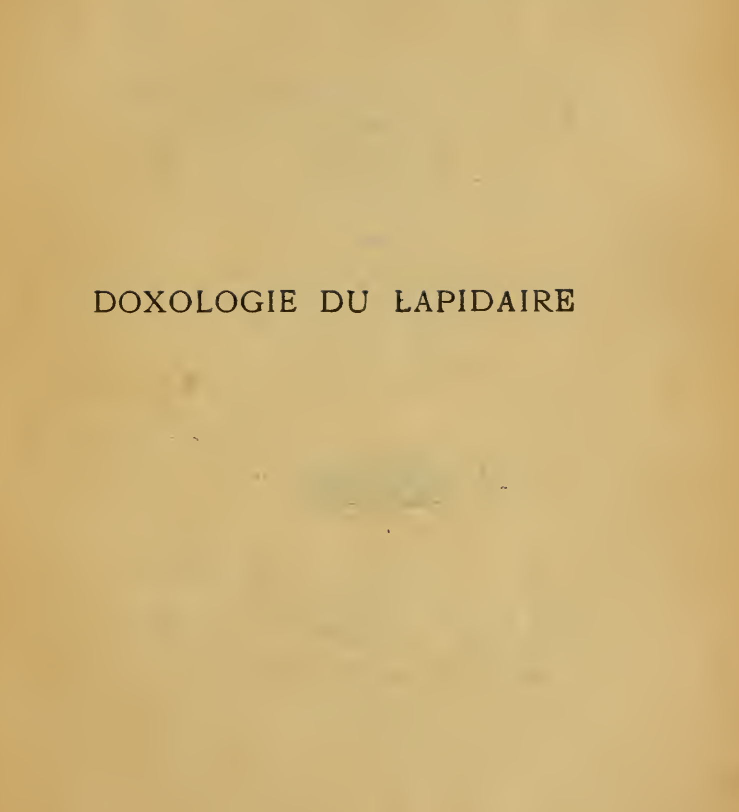


Le catalogue de l'exposition [illegible] des typographes

à la Bibl. [illegible] en 1936 décrit cette

plaquette comme "[illegible] [illegible]"

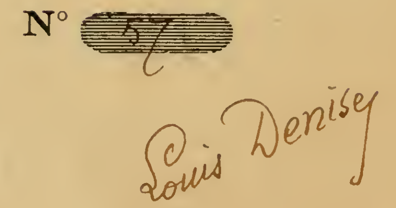
DOXOLOGIE DU LAPIDAIRE



Tirage unique à 99 exemplaires, numérotés
et signés par l'auteur :

6 ex. sur japon impérial,
93 ex. sur japon français ;

Saphir sombre (6 ex.),
Topaze brûlée (12 ex.),
Vert prasin (12 ex.),
Pourpre escarboucle (18 ex.),
Gris de perle (45 ex.).



LA MERVEILLEVSE DOXOLOGIE DV LAPIDAIRE : PAR LOVIS DENISE.

A PARIS
EDITION DV MERCVRE DE FRANCE
15, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-ST-GERMAIN
——
MDCCCXCIII

LIMINAIRES

I

PRÉFACE

Aux jours mornes, aux jours pesants, aux jours d'angoisse et de misère...

Une sourde tristesse au fond du cœur vide et lourd d'autant : fruit de joie que mine et ronge l'infime ver imperturbable et silencieux.

L'horizon ? Non, pas ce verbe d'azur où la liberté s'éploie. Mais plutôt un mur de brouillard sale, épais, qui se rapproche lentement, inévitable, raréfiant l'air : l'âme s'abandonne froidement à l'asphyxie.

L'intelligence a clos les paupières sur les yeux inutiles. A quoi bon voir ? Si morne est le jour, ce jour de souffrance au soupirail sali de toiles d'araignées.

Nous avons connu ces jours ; et n'ont-ils pas semé de leur semence maudite au champ borné de notre vie ?

Mais aussi de rares et violentes réactions de la volonté de vivre : alors nous hurlions à la Lumière ; nous désirions d'un désir immense un rayon ; nous implorions un inconcevable éblouissement, dussions-nous en demeurer aveugle.

Aux jours mornes, aux jours pesants, aux jours d'angoisse et de misère...

Trop las cependant pour l'effort nécessaire, nous nous donnâmes sans pensée à des besognes qui ne nous semblaient calmantes que parce que nous les croyions stériles. Et ce fut de longues lectures sans but, choisies à dessein hors du domaine ordinaire de notre activité.

Par quelle miséricordieuse magie nous ne savons, ou plutôt, Seigneur, nous ne pouvons pas dire, obsession d'abord douloureuse, puis acceptée noble et bienfaisante, la magnificence des pierreries radieuses et ruisselantes de joie s'interposa entre notre deuil et ce grand appétit de la Vie qui est en l'âme.

Ainsi aux massives parois des cathédrales pleines de silence et de ténèbres luit la gloire polychrome des vitraux anciens par qui la Lumière supérieure se proclame et dénie à l'ombre prisonnière le droit de la violenter.

Donc nous goûtâmes le charme suranné, la science anachronique au relent de momie princière des vénérables lapidaires, tels Epiphane, Isidore de Séville, Marbode, dont l'austère saga-

cité se complut à ces, diraient aucuns, somptueuses babioles.

Mais au miroir de la mémoire, à notre insu, certes, les généreuses gemmes avaient laissé comme un reflet de leur splendeur.

Des symboles s'élaborèrent, des transparences luirent, des analogies pour nous encore un peu hautaines s'imposèrent.

Et nous n'eûmes plus qu'à écrire — peut-être aussi avec la maladresse de la haine qui nous poigne de l'encre noire — ce petit livre d'Espérance et de Foi.

2

L'ONYX

Sans redouter le sort tragique qui échut à l'épouse de Loth pour s'être retournée une dernière fois vers l'infâme Sodome en flammes, jetons un coup d'œil de contrition sur la mauvaise vie, empire de l'Onyx. Nous avons l'hyacinthe qui paralyse les influences pestilentielles des marais maudits; l'orite qui métamorphose en chiens vils les fauves haineux du désert; l'hématite, panacée certaine aux venins des serpents : ne craignons point.

L'Onyx suscite les querelles et les discordes sanglantes : c'est du moins ce qu'en rapportent les antiques thaumaturgies. La malfaisante Onyx, pierre d'ombre et d'insomnie, déchaîne par le monde les lémures rongeuses de l'envie et les démons familiers du sarcasme.

Onyx est un mot grec qui signifie *ongle*, pour ce que cette pierre a la couleur de l'ongle détaché de la chair. Les démangeaisons qui sont la joie de l'ongle et qu'il déchire avec volupté figurent

les curiosités malsaines dont le Méchant aiguillonne l'esprit de l'homme pour le conduire en bonds désordonnés au précipice du désespoir. Car de même que l'ongle qui n'adhère plus à la chair est un ongle mort, de même la Science hasardeuse et sans mandat, matrice des hideuses disputes, ne saurait aboutir qu'au néant.

N'avons-nous pas été déjà possédés par les impurs élémentaux? Et les fakirs de l'Oscillation, les convulsionnaires du Doute, les énergumènes du Vertige et les apôtres de l'Inquiétude, car tels sont les vocables troublants de leur hiérarchie, n'ambulent-ils pas encore au milieu de nous, précédés par les griffes de leur sourire et prêts à nous emprisonner de nouveau dans les séductions de leurs filets ?

Déjà ils nous ont entrainés parmi les lourdes fumées et des musiques semblables aux hallucinations de la fièvre, à travers leurs jeux de glaces illusoires et leurs montagnes russes psychologiques dont on meurt délicieusement une seconde. Longuement ils nous ont fait visiter les profonds laboratoires où toutes les vermines sont avec amour multipliées, où les sales cultures fermentent en les artistiques éprouvettes et les plus mignonnes fioles, pieusement. Nous avons vu, blêmes d'épouvante, s'étendre et se propager les

sourdes invasions, les louches prurits, les contagieuses gigues macabres du cas-de-conscience. Et voilà que pour toutes les danses de Saint-Guy intellectuelles, pour tous les feux Saint-Antoine cérébraux ont fonctionné devant nous les aiguilles empoisonnées des tarentules et les trépidantes boulimies des vibrions.

Ah ! garde que l'anneau de ton doigt ne porte en cabochon la malfaisante Onyx, évocatrice des spectres et des esprits d'effroi ! Tu ne cesserais plus de frissonner aux caresses félonnes, aux baisers amers et glacés de l'Invisible.

3

L'OPALE

Lorsque nous quittons la voie du désordre et de la misère pour pénétrer dans le monde de l'harmonie et du repos, la première manifestation de notre métamorphose est de pleurer.

Parfois aux déserts du Septentrion la terre secouée de mystérieux frémissements s'entr'ouvre et laisse échapper une gerbe d'eau bouillante qui soudainement jaillit vers le ciel, entraînant dans la violence de ses vapeurs des fragments de rochers arrachés aux entrailles maternelles. Mais, parmi les pierres amorphes et viles que le geyser a vomies, l'œil avide de l'homme sait distinguer les discrètes splendeurs de l'Opale.

Ainsi lorsqu'une crise douloureuse ébranle l'âme jusque dans ses intimes profondeurs, parfois nous sentons sourdre, dans l'écume des sanglots haineux, des malédictions et des blasphèmes, une douce larme irisée dont la saveur mue en un miel de consolation l'amertume du désespoir. Car en cette larme vient de se révéler, encore que confusément, le caractère non définitif de la souffrance.

L'ancestrale naïveté croyait voir l'Opale distiller des pleurs perpétuels ; et il apparaît ici tout d'abord que fable n'est pas ·mensonge, mais expression parabolique et détournée de Vérité. Si donc la belle pleureuse n'est en réalité qu'un simple éclat de silice traversé en tous sens par des fissures délicates en lesquelles de minces lames d'air et d'humidité produisent par leurs déplacements les changeantes colorations qui se jouent à la surface de la gemme, il subsiste que le phénomène de l'irisation, en l'espèce seul digne d'intérêt, est causé par la présence de l'eau — des larmes.

C'est sur un fond bleu de lait d'une infinie pâleur, incessamment modifié par la subtile influence de la lumière, l'éclat royal du Rubis, de l'Emeraude, de la Topaze et du Saphir, mais un éclat ineffablement atténué, fugitif et comme noyé dans une lymphe très limpide, saisissable à peine. Il semble que l'impondérable arc-en-ciel se soit matérialisé en la pierre-qui-pleure. Et voici qu'un merveilleux enseignement surgit en l'intelligence.

Car lorsqu'après la colère de l'orage l'arc-en-ciel s'éploie dans l'infini du ciel pacifié, à travers les nuages en déroute et les couches humides de l'éther, comme s'il voulait étreindre le globe de tourments en la joie de sa ceinture adorable, de nouveau la voix du Seigneur qui aimait l'oreille des patriarches s'inscrit pour nous dans l'azur :

« Ceci est le signe du pacte que j'ai établi entre Moi et toute chair qui est sur la terre ». C'est-à-dire que de même qu'en la gemme Opale et dans le firmament, l'arc-en-ciel, ou irisation, est produit par la rencontre des rayons du soleil avec une nappe d'eau, ainsi l'âme humaine devient par les larmes apte à concevoir le rayonnement de la Miséricorde.

Ie L'Opale correspond donc, dans le monde terstre, à l'arc-en-ciel dans le monde céleste, lequel signifie dans l'ordre humain la Prière qui est le mystique reflet de l'immarcescible Joie, primordiale et dernière, sur les Larmes. Car de même encore que sous l'action de la lumière la pierre se pare des feux de toutes les autres gemmes, sans toutefois les égaler, ainsi, sous les regards de Dieu, la Prière s'illumine de la splendeur encore que voilée de toutes les vertus qu'elle contient en puissance.

Toute larme qui ne procède que du regret est une bulle de savon qui ne sait où elle va et n'a qu'un instant pour briller. La Larme efficace est une aspiration — déjà une Prière.

———

LE LAPIDAIRE

Quia nunc per speculum videmus in enigmate.

St Jérome. *Comment. L. 15, cap. 54, in Esaiam.*

Non otiosa materia tantæ diversitatis sed cujus species materiam rerum latentium significaret.

St Hégésippe. *De excidio Hierosolymitano, V, 9.*

I

L'AMÉTHYSTE

L'attitude de la prière est un certain accroupissement par lequel l'homme qui prie penchant son front vers la terre semble vouloir ravaler au limon sordide le siège de sa pensée et de son orgueil. C'est l'attitude de la révolte baisant les pieds généreux du pardon, l'attitude du besoin qui appelle au secours. C'est encore le mouvement préalable de la bête qui va bondir. Le Pharisien priait debout, proclamant ses vains droits à la couronne promise; mais le publicain se prosternait le front dans la poussière, sachant que l'animal se ramasse d'autant plus contre terre qu'il a besoin de faire un bond plus prodigieux,— et lui, c'était hors du temps qu'il voulait jaillir.

Mais la prostration est aussi le geste essentiel de l'Humilité.

Si l'orgueil était compatible avec la honte, l'orgueil de l'homme mourrait de honte à chaque pas

qu'il fait, car toutes les manifestations de l'activité humaine s'écroulent dans l'épouvante et le vertige.

Dors : les esprits de rêve t'attendent pour les déconcertants sabbats.

Enivre-toi de vin et d'opium, afin d'errer comme un vagabond aveugle dans les méandres d'une ville inconnue.

Pétris ton corps dans un autre corps, fonds ton âme dans une autre âme : bois jusqu'à la vase l'amoureux Léthé dont la douceur terrible a trompé les anges, semblable à l'extase.

Aux mystérieuses nostalgies du Rythme soupçonné et de la Ligne immuablement fugace laisse-toi mourir.

Que les initiés t'enseignent la volupté des tortures et des plaies béantes : tu vivras dans la familiarité des affres et des agonies.

Et la petite sœur blême du Suicide : la Peur ! L'angoisse, dans la ténèbre polymorphe et grouillante, des futurs martyres dont l'haleine de Satan jusqu'aux entrailles révulsées vous enfonce l'avant-gout exécrable. La Peur... tu sais bien... la Peur !

Puis, c'est l'œil terne de la Folie qui guette dans l'entre-bâillement des portes, glace les moelles, tragique et ridicule. Ha ! Ha !

Ami, mon ami, ne vois-tu pas l'Infini qui te presse de toutes parts ? N'as-tu pas compris qu'aux

radieux sommets veille l'ange des paradis perdus, l'esprit de vertige dont la seule vue fait s'écrouler les Babels, et que « *Tu n'iras pas plus loin* »?

Jusqu'à ce que t'arrache à tes préoccupations métaphysiques la Mort — autre vertige.

Ceci n'est point une invocation au Néant, mais une constatation du formidable et consolant mystère dans lequel l'homme baigne tout entier, qu'il le veuille ou non.

Aussi pour tel qui, n'ayant pas à jamais égaré son âme et sa conscience au labyrinthe de son orgueil, connaît son impuissance à s'échapper par les artifices de la passion de sa transitoire détresse, l'excitation de l'ivresse se résout bientôt en un flot de larmes, et plus la démence aura été frénétique, plus il s'exalte en son mépris.

C'est ici qu'intervient l'Humilité.

La poésie latente des âges chrétiens fit de l'Améthyste la gemme de l'humilité et de la paix, et la pierre violette irradia au doigt de l'évèque, abondante en bénédictions, enluminant de sa nuance bénévole la robe sacerdotale. Or l'antiquité païenne lui avait déjà reconnu une certaine vertu hostile à l'ébriété. La fable et le symbole s'identifient ici intimement pour affirmer les affinités de la matière et de l'idée. Si en effet la fin nécessaire de toutes les passions hu-

maines n'est que vertige et abdication, parce que l'orgueil les a engendrées, l'Humilité apparaît l'antidote naturel de leur enivrant poison. Et de même que le vin bu en la coupe d'Améthyste devient innocent de l'ivresse, ainsi par la vertu d'humilité la vie dépouille son ferment de fièvre et de stupeur.

Bien que l'Améthyste soit la plus modeste d'entre les pierres précieuses de premier ordre, elle possède néanmoins un éclat vif et pur, encore que le limpide lilas qui la décore n'ait ni les pourpres rutilances de l'Escarboucle, ni l'angélique splendeur du Saphir ; et telle est sa genèse : Le violet dont l'Améthyste s'illumine n'existe pas en tant que couleur propre et indépendante, mais seulement par la combinaison du rouge et du bleu. Que convient-il d'entendre par ces signes ? Sinon que l'Humilité procède de l'Intelligence, qui est Saphir, par la notion exacte et dédaigneuse qu'elle a de la laideur, et de la Foi, qui est Escarboucle, parce que la connaissance du mal et de ses attributs est proprement le viatique de la bonne volonté en marche vers le souverain bien.

C'est-à-dire aussi que l'Humilité ne se rend pas témoignage à elle-même, et que sa gloire réside dans l'aveu de son abjection et de sa misère, par quoi elle proclame du même coup l'inaliénable

Vérité. Car l'Humilité et la Gloire ne sont pas irréductibles dans l'absolu, et c'est pourquoi l'Améthyste elle-même rayonne.

L'Humilité se substitue au désordre des apparences dont l'orgueil s'abusait et bénéficie de l'expérience acquise, car elle est clairvoyance et décision. Elle n'est point dupe de la chair ni de ses fêtes qui ne durent qu'une heure. Elle est une soif insatiable qui vient de se reconnaître et qui renonce à l'eau des citernes et au vin des celliers, car elle sait que l'eau des citernes et le vin des celliers peuvent bien la noyer ou l'enivrer, mais non pas l'abreuver.

Il ne faut pas confondre le renoncement avec la négation. La négation rêve, s'il est permis de s'exprimer ainsi, de donner une réalité au néant. Mais quand l'esprit connaît la mesure du relatif, il le méprise, et de toute son énergie impuissante il aspire à l'Absolu. Le renoncement est la forme supérieure de l'activité.

Marthe s'agite en vain aux dures besognes de la maison. C'est Marie oisive aux pieds de Jésus qui a choisi la meilleure part.



II

LA TOPAZE

La couleur complémentaire du violet est le jaune. Embrassons la chrysolithe Topaze, gemme d'or lucide en fusion, du regard patient de la méditation.

Nous avons assisté à la naissance de l'aveu. L'Humilité a revendiqué ses titres à l'ignominie. L'âme a rejeté par la bouche ses péchés, car, à l'image du Dieu qui la créa, pour elle aussi la parole est le premier ministre de l'action. La bonté divine va pouvoir agir par la lumière et par le feu. Toutefois la bonté de Dieu a précédé l'acte humain, et c'est elle en vérité qui a déterminé d'une manière secrète l'accusation afin de manifester visiblement la clémence.

« Le feu, dit Rusbrock, est un élément qui convertit à sa propre substance toutes les matières capables d'accepter son action », réalisant ainsi l'Unité. Les yeux humains qui ont vu le Saint-

Esprit en gardent le souvenir comme d'une flamme très ardente. Le feu de l'Esprit transforme en amour tout ce qu'il dévore, et le mot feu est synonyme du mot amour. C'est pourquoi la Topaze qui semble une étincelle de feu vibrante et moirée est son expression élémentaire.

A l'origine nous voyons que *l'Esprit de Dieu était porté sur les eaux*, pacifiant le chaos et l'abîme. Ne rions donc point lorsque les sages anciens nous affirment que la Topaze possède la vertu d'apaiser les flots courroucés. Ils connaissaient le sens des paroles qu'ils ont proférées. Le monde étant une incessante origine, un perpétuel enfantement, si l'Esprit, qui est le Feu, l'abandonnait une seule minute à lui-même, l'avortement serait instantané et cette fois le chaos n'interviendrait que pour préparer le néant. Car nous savons que la vie n'est qu'une admirable combustion. Ainsi l'on peut dire qu'il n'y a point d'existence là où le feu fait défaut, et l'Ecriture marque profondément la part de l'Amour divin dans la création en appelant le Saint-Esprit un don, le Don par excellence.

L'enfant qui naît à la lumière est une masse de chair inconsciente et misérable, mais non pas innocente. L'inconscience ne doit pas être confondue avec l'état innocent : l'inconscience peut

vivre dans la familiarité du mal, mais elle est exclusive de la notion de Bien. C'est pourquoi, de par l'impureté du sang originel, l'enfant qui naît est déjà un coupable. Les premiers à nous tourner en dérision à cause de cette avance seront précisément les disciples de ceux qui, pour la découverte des grandes lois d'atavisme et d'hérédité, ont été glorifiés à juste titre.

Mais *l'Esprit de Dieu était porté sur les eaux*. C'est-à-dire que la souillure ayant connu la vertu de l'eau et la Bonté opérant sa lumineuse puissance, l'âme devient une matière assimilable au feu divin et capable de s'élever avec lui au-dessus de l'abîme, dans « la voie suréminente de la Charité » où les tempêtes sont inconnues. Le mouvement du feu est de bas en haut et il tend sans cesse à s'élever.

La naïve histoire de la Topaze nous fournit encore un précieux renseignement sur le mode de répartition de la Grâce. Elle raconte en effet que la gemme est sensible aux phases de la lune, que son éclat grandit en intensité au temps que l'astre est dans son croissant et qu'elle se ternit lors de son décours. Il importe peu que la science moderne ait controuvé un phénomène, si la raison peut en pénétrer le sens intérieur. Et pour ce qui est de la Topaze, symbole de l'Esprit-Saint, par la

singulière propriété rappelée tout à l'heure nous entendons que la Grâce ne se mesure pas selon les circonstances et les besoins, mais seulement à la bonne volonté de l'homme.

La Bonté de Dieu agissant en l'âme produit la grâce sanctifiante, ou charité habituelle : agissant en la matière organisée, elle produit l'amour, ou magnétisme intersexuel : en la matière brute, la pesanteur et les affinités. Il ne peut être ici question que du monde intellectuel et moral. Poursuivons :

La contagion de l'Amour divin dans l'âme humaine affecte trois états distincts, selon la pureté plus ou moins complète de la substance ignifiée.

Le mélange de la Charité avec les concupiscences de la chair provoque cette redoutable passion qui bouleverse le cœur et lui cause de cuisantes brûlures, sans toutefois le consumer jamais. C'est pourquoi, et bien qu'il ait hérité de sa noble origine la marque d'une encore éblouissante beauté, l'amour humain se glorifie en vain d'être un effort vers l'Unité.

La Charité proprement dite comporte la compréhension de l'unité du Feu qui actionne la Vie, autrement dit le sentiment de la solidarité universelle. Ne tombons point dans l'erreur de ceux qui ravalent la Charité au niveau de l'aumône, sa plus mesquine interprétation à la portée des âmes basses. La gracieuse Charité ne juge ni ne condamne, n'étant point la Justice ; elle ne possède

point, sachant que « *la terre est à Dieu et que nous ne sommes que des étrangers habitant chez Lui* ». La vie de la Charité consiste à se donner elle-même et tout entière à tous, sans cesser aucunement de jouir d'elle-même, puisqu'en se donnant elle alimente le Feu unique dont elle est une émanation, et que sa vitalité s'en trouve augmentée d'autant.

Enfin les âmes dont la substance est d'une homogénéité parfaite et sans aucune compromission terrestre sont complètement assimilables au Feu, et le Feu les dévore de sorte qu'il ne subsiste d'elles aucun résidu après son passage. Elles atteignent alors le principe même du Feu et elles embrassent dans les éblouissements de l'extase l'Etre qui ne saurait être ni contenu, ni retenu.

La Foi agissant sur la Charité produit cette inconcevable et terrifiante merveille. Ce qui s'exprimerait par cette Topaze dont l'or se teinte de rouge : car l'orangé est une combinaison de jaune et de rouge, et la pierre écarlate qui est l'Escarboucle signifie la Foi. Or la couleur complémentaire de l'orangé est bleu, ou Saphir, lequel représente parmi les gemmes l'Intelligence : comprenez que l'Intelligence est la couronne de la passion amoureuse de Dieu.

Ainsi se trouvent évoquées les paroles de Christ : « *Celui qui m'aime, je me manifesterai moi-même à lui* ».

III

L'ÉMERAUDE

L'esprit pieux, revêtu d'un corps vraiment pur, que pare la gemme Emeraude, reçoit en partage — les docteurs précieux en font foi — la clairvoyance des au-delà et les paroles prophétiques. En effet, l'Emeraude conjugue en sa couleur l'or de la Topaze, qui est Amour, avec l'azur du Saphir, qui est Intelligence. Elle signifie donc la prescience de l'harmonie et la voie de l'amour. Telle est la genèse de la verte Espérance.

Pline parle : « Il n'est pas de couleur plus aimable à contempler que celle de l'Emeraude. Nous voyons certes avec plaisir les prairies verdoyantes et les forêts feuillues... Mais combien plus l'Emeraude nous séduit, elle dont les vertes délices l'emportent sur toute verdeur. Seule d'entre les gemmes elle rassasie les yeux sans les lasser... Elle ne perd jamais son lustre ni au soleil, ni à l'ombre, ni aux lumières artificielles, brûlant con-

tinuellement quoique doucement ». Ainsi fait l'immortelle Espérance qui survit aux ténèbres de nos agonies comme aux éphémères feux d'artifice de nos joies, victorieuse de la mort et des séductions du temps.

Le roman de l'Emeraude s'exprime ainsi : les Griffons, monstres hyperboréens dont la tête et les ailes sont d'aigle, sur un corps de lion, émus d'une incroyable avidité de toutes choses étincelantes et rares, s'en vont jusqu'aux déserts de l'Arabie déterrer l'Emeraude dans les sables ardents. Mais les Arymaspes monoculés guettent leur retour et, engageant avec les bêtes des corps-à-corps sublimes et sanglants, ils leur arrachent les trésors dérobés, selon qu'il est écrit : « *Ne jetez point vos perles aux pourceaux* »... et « *Prend-on le pain des enfants pour le jeter aux chiens* ? »

Les Griffons, ce sont les palinodies, les contradictions, les inqualifiables débâcles de l'imagination que la malice du Mauvais met en œuvre pour voler l'Espérance des vivants. Les peuples à l'œil unique, ce sont les vaillants et les forts qui ne regardent pas à la fois à droite et à gauche, mais qui voient toujours devant eux et qui triomphent. Car l'Espérance a un but et elle ne s'en laisse pas distraire.

Que je te contemple, flamme onctueuse de l'Emeraude, Espérance ! infatigable direction de

l'âme vers la Beauté inconnue et devinée, face éternellement tournée vers l'Orient ! Que je te contemple, et que l'acier de mes prunelles s'enfonce dans le mystère, non pour le violer, comme un qui briserait un œuf, pensant y surprendre le secret de la génération et qui dirait : « La vie n'est point ici » ; non pas pour dénuder la majesté du silence, mais pour s'y tremper en un baptême de clarté, afin qu'elle défie à jamais la rouille léthifère du doute !

Aux âges de sève et de jeunesse, lorsque la Foi habitait le monde, la terre, dit-on, posséda le précieux calice où, par les soins de Joseph d'Arimathie, furent, avant l'ensevelissement, thésaurisées quelques gouttes du sang de Jésus. Durant les siècles, nuit et jour, sous la lampe inextinguible du sanctuaire, des chevaliers très purs et très beaux veillèrent la Merveille, jusqu'à l'époque où Perceval, dernier-né des héros, vit remonter au ciel le vase miraculeux et se retira dans un couvent pour y mourir. C'était le Saint-Graal, taillé jadis aux confins du temps en le grain subtil et dense d'une émeraude ravie à la couronne de Lucifer, l'archange orgueilleux et rebelle, au soir de l'irréparable déchéance. On dit qu'invisible à la curiosité inutile des païens il rayonnait comme l'étoile unique du crépuscule à tous yeux vierges de souillures, prodigue de richesses et de grâces envers ceux qui le servaient dévotement.

Gravissons l'échelle d'or de la légende.

Par la sainte coupe émeraldine du Graal en laquelle l'homme juste recueillit pieusement les escarboucles saignantes des plaies dominicales, il nous est signifié que la Foi, — la Foi dont l'âme active est proprement l'Incarnation douloureuse de Jésus, — est contenue dans la vivace Emeraude de l'Espérance qui est la jeunesse éternelle de l'âme.

Le Désir ayant pris conscience de lui-même, — c'est l'Améthyste-Humilité, — se place sans le savoir dans la direction de l'Amour-Topaze, car le jaune est la couleur complémentaire du violet. C'est alors qu'intervient le Saphir-Intelligence : le Désir qui ne sommeille plus acquiert la notion de l'ineffable amour qui est son but et se réalise en l'avatar supérieur de l'Espérance.

Ainsi l'Espérance n'a rien à craindre du temps, puisqu'elle s'en va, confiante et bienheureuse, vers l'immortalité de Dieu. C'est pourquoi elle est appelée jeunesse éternelle. Et s'il est vrai, comme l'expérience naturelle ne se lasse pas d'en témoigner, que la jeunesse a reçu en bien propre, et à l'exclusion de tout autre âge, le don de l'amour fécond et des embrassements efficaces, l'Espérance ne sera pas déçue dans son fruit. Or, de même que la vigne ne porte point de glands mais toujours des raisins, l'Espérance, fille de l'Amour pénétrée par l'Intelligence, ainsi qu'il a été rapporté tout

à l'heure, ne saurait engendrer que la resplendissante Charité. Cette Charité-là, nous la communierons un jour dans l'Immuable et dans l'Absolu d'où elle est descendue à l'origine pour être le Principe.

Tout homme qui n'a point en lui la Charité est un cadavre ambulant, un arbre inutile qui sera jeté au feu, une négation. Or la négation ne s'accommode pas de l'Espérance : car qui pourrait espérer, niant au même instant l'objet de son espoir ? C'est pourquoi la vue du Saint-Graal était refusée aux païens. Et par les païens il faut entendre ceux qui ont étouffé volontairement en eux la bénédiction de la Grâce, cette semence de bonne volonté qui a été répartie également entre les fidèles et les gentils afin qu'ils la fassent germer en leur cœur, chacun selon son pouvoir. Et malheur au rocher aride, au terrain que les ronces ont couvert !

La légende raconte encore que l'Emeraude, se détachant de la couronne, n'accompagna pas l'archange superbe dans sa catastrophe, et elle ne dit rien de semblable des autres joyaux du diadème. C'est à savoir que l'Espérance éprouve de la part de l'orgueil une antipathie plus grande encore, s'il est possible, que l'Humilité elle-même. Car si l'Espérance est un désir en voie de réalisation,

comment donc l'orgueil pourrait-il en supporter la présence, lui qui ne se complaît qu'en soi et ne saurait sans se renier vraiment chercher hors de soi et de son moment la joie et le repos ?

Seigneur ! nous sommes devenus par nos péchés et notre orgueil partie intégrante de Celui que votre incommensurable miséricorde a pu maudire. Faudra-t-il donc que notre Espérance soit taillée à son tour à l'imitation du Saint-Graal ? Oui, Seigneur ! il faudra qu'en cette coupe nouvelle soient recueillies les larmes de nos humiliations et le sang de nos blessures, afin que nous nous devenions à nous-mêmes notre Gethsémani et notre Golgotha, et, à cause de la solidarité universelle, à cause du Feu unique dont toute vie tressaille, les membres pantelants de l'agonie divine.

IV

L'ESCARBOUCLE

L'amour violent et désintéressé aspire au sacrifice avec un emportement surhumain et qui ressemble à la folie. Le sacrifice, c'est le sang. L'Escarboucle semble une goutte de sang éclairée par une flamme intérieure.

Le sang n'est point l'amour, mais il est le véhicule de l'amour et le dépositaire de la vie, aussi longtemps qu'il résiste à la corruption. La vie spirituelle se communique aux âmes par la Foi qui joue ici le rôle du sang dans l'ordre élémentaire. C'est pourquoi l'Escarboucle exprime l'idée de Foi.

L'Escarboucle surpasse en éclat toutes les gemmes ardentes, et elle ne redoute point l'obscurité. C'est ainsi que la Foi dédaigne les froides lumières du syllogisme inaptes à percer les ténèbres ambiantes, étant elle-même l'illumination subite et spontanée à cause du feu qui est en

elle. Même la Foi, comme l'Escarboucle, aime l'ombre et la recherche ; elle y éclate en gerbes de rayons d'autant plus éblouissants que l'ombre est plus épaisse. Quelqu'Un a dit en ce sens : *« Il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence».*

Lorsque l'Intelligence de Dieu consent à visiter le monde, à cause du grand amour des hommes qui est au cœur de Dieu, elle apparaît sous la figure de la Foi. La Foi est donc, si nous pouvons nous exprimer ainsi, la face extérieure et visible de l'Intelligence divine. Mais, bien qu'elle soit devenue en quelque sorte humaine, elle n'habite pas le cerveau de l'homme, déjà occupé par l'orgueil, et demeure incompréhensible.

La Foi est la raison supérieure que le raisonnement n'a pas le moyen d'atteindre. Elle a quelque chose de la rigueur et de l'implacabilité de l'instinct ; et l'on pourrait dire qu'elle est dans l'ordre de la vie sublime ce qu'est dans le domaine de l'animalité l'instinct qui ne se trompe point.

Cependant, ainsi que nous l'avons vu en contemplant le Saint-Graal, la Foi est contenue dans l'Espérance par la vertu de l'Intelligence et de la Charité. Saint Jérôme s'attardant à considérer l'Escarboucle la nomme *« Verbe enflammé de la Doctrine».*

L'amour de Dieu a fait à l'humanité le sacrifice de son Verbe, mais il a délibéré de ne le point soumettre aux lois de l'orgueilleuse raison, de peur qu'elle ne s'attribuât l'honneur de la découverte et de la possession et qu'elle ne se mît à crier : « J'ai trouvé Dieu et je me suis emparé de Lui ! » Dieu n'a donc donné son Intelligence en pâture qu'à l'Espérance et à l'Amour, qui sont les puissances du cœur, afin que les idiots et les petits enfants puissent prendre place au banquet, selon qu'il est écrit : « *Il sauvera les hommes et les bêtes de somme* ». Rappelez-vous en effet, je vous prie, que la pourpre intervient dans la genèse de la violette Améthyste, signe de l'Humilité.

C'est pourquoi l'Jntelligence s'est ensevelie dans le sang, érigeant en symbole la tragique Escarboucle.

Par sa consistance fluide, sa chaleur et sa mobilité, le sang confine à la substance incorporelle. Etant la noblesse de la matière, il a mérité d'être choisi comme médiateur.

Nous touchons à un redoutable mystère. Voici :

Quand l'Esprit-Saint vit que le temps était arrivé, il envoya son ange sur la terre avec mission de saluer Celle qui avait été élue pour être le vase insigne de la Charité, l'étoile première de l'aube nouvelle, une vierge de feu, servante très-

humble du Seigneur, dont le cœur immense gardait jalousement les trésors d'espérance accumulés depuis les siècles par les nations. Et Marie, émue et souriante, ayant ouvert toute grande son oreille à la Grâce, elle fut aussitôt imprégnée de la surabondance divine et elle conçut le Verbe inconcevable. Le Verbe! c'est-à-dire l'Intelligence de Dieu inséparable de son expression.

Et maintenant laissez au tabernacle des entrailles immaculées l'Hostie de l'alliance élaborer et revêtir en silence le sang qu'elle doit verser sur le monde en cascade de rubis étincelants! Laissez la merveille se renouveler sans interruption à travers les âges dans les cœurs purs qui s'ouvrent à la Parole ! Ineffable merveille, certes ! et non telle cependant que mon esprit, si faible qu'il soit, ne puisse la comprendre, puisque c'est ici le Verbe essentiel, entendez! et que le mot chétif que mes chétives lèvres n'ont proféré qu'une seule fois est néanmoins simultanément perçu dans toute son intégrité par toutes les oreilles qui m'écoutent !

Et le Verbe est né du sang, *Il s'est fait chair et Il a habité parmi nous.* Quelle révolution s'est donc accomplie ? Quel gouffre s'est donc creusé entre l'ancien monde et le nouveau ?

Les plus clairvoyants génies de l'humanité

avaient entrevu quelques-uns des attributs de la Perfection et ils les avaient offerts à l'adoration des peuples. Mais qu'avaient à faire les simples et les pauvres d'esprit de ces notions abstraites d'infini, d'éternité, de beauté, d'absolu dont on leur paraît une divinité à jamais inaccessible ?

Mais voici que Dieu lui-même est descendu parmi nous, et, qu'adoptant l'entremise d'un sein virginal il est devenu le fils de la femme, l'enfant de la chair et du sang. Encore une fois quelle prodigieuse révolution s'est accomplie ? Voici que les ignorants, les femmes et les nourrissons vagissants ont vu Dieu avec leurs yeux de chair. Nous avons vu Dieu avec nos yeux de chair ; notre oreille a perçu les vibrations de sa langue lumineuse, notre tête s'est reposée sur sa poitrine, il a mangé à notre table, il a erré dans nos chemins, et nos doigts se sont rougis dans la plaie de son côté.

Nous savons maintenant Celui que nous devons adorer ! C'est un homme comme nous : Il était bon, misérable et sans prestige. On lui a craché au visage ; il a souffert et il est mort du supplice des esclaves, entre des voleurs de grand'routes : l'Infini, Celui qui n'est pas, a revêtu une forme dont la matière brutale elle-même a pu prendre connaissance. Comme nous sommes loin de ces entités insensibles en qui les plus glorieuses intelligences se sont abîmées, sans recueillir d'autres fruits de leurs méditations que le découragement

et l'épouvante ! Voici Notre-Seigneur ignominieux et doux ! Et cependant en ce corps lamentable où toutes les misères et les hontes de la matière organisée et pensante semblent s'être donné rendez-vous, le Divin réside corporellement dans son absolue plénitude.

Corporellement, vous avez bien entendu ? Une vraie chair a été mordue par les clous. Un vrai sang rouge et tout fumant s'est échappé du beau flanc déchiré : mais c'était pour ne plus se tarir la source de Foi, la Doctrine enflammée, qui s'épandait à travers les vallées béantes d'étonnement et de désir. Quelle illumination !

Escarboucle ! plus vive est l'intensité du rayon, plus dense et plus compacte s'oppose l'inertie de s'ombre. Mais tu as brillé, l'amante et la consolatrice des ténèbres, Escarboucle ! et, ne sachant pas d'où venait cette lumière, nous avons regardé en nos cœurs : La virile Espérance avait éclose la corolle, et le cœur de la fleur était une goutte de sang, comme un rubis.

V

LE JASPE SANGUIN

Ce n'est pas à proprement parler une gemme, mais plutôt une pierre opaque et vulgaire, une matière répandue dans la nature abondamment. Par ce premier caractère, le Jaspe se déclare apte à exprimer l'idée de multiplication. Précisons : La pierre est d'un vert lucide strié de vermisseaux sanguinolents, et le sens exact qu'elle présente serait : Espérance de postérité née du sang.

Il est écrit en notre méditation de la Topaze : Le mélange de la Charité avec les concupiscences de la chair provoque cette redoutable passion qui bouleverse le cœur et lui cause de cuisantes brûlures, sans toutefois le consumer jamais. C'est cet étrange et puissant attrait des sexes qui est figuré par le Jaspe, pour ce que son but et sa raison d'être est génération et multiplication, ainsi qu'il est ordonné en l'Ecriture : « *Croissez et mul-*

tipliez ». Donc, bien qu'altéré et corrompu, comme on l'a remarqué, cet amour ne laisse pas d'être une émanation de l'Esprit-Saint, ou autrement une des formes de la Charité, tellement que des anges de Dieu y furent trompés, dit-on, autrefois et qu'ils s'unirent aux filles des hommes.

Le nom de la femme est un archet; le cœur de l'homme est une lyre. Les nerfs de l'homme sont une harpe éolienne ; la voix de la femme est une brise chaude qui a traversé les bois d'orangers, les champs de roses et les buissons de lilas en fleurs.

« *Il n'est pas bon que l'homme soit seul* » et que le désir s'exaspère et fermente dans le vide. Les larves vésicantes et les lémures vampires qui se repaissent de la substance humaine s'empressent à la curée de ces tristes amours. C'est pourquoi il fut jadis allégué que le jaspe, symbole de l'union conjugale, met en fuite les esprits malfaisants et les fantômes nocturnes, c'est-à-dire que l'homme qui a pris une épouse et la femme qui est en puissance de mari se trouvent par le seul fait de leur mutuelle présence, protégés contre les hideuses insinuations des démons incubes et succubes.

A tous les degrés, jusqu'aux plus infimes de l'échelle des êtres, les créatures sont, en vue de la

conservation des espèces, soumises à de périodiques effervescences amoureuses produites par un excès de vitalité qui tend à se répandre au dehors. Mais c'est le seul instinct qui détermine et règle les manifestations de la vie organique. Si Dieu n'avait pas enfermé dans de justes bornes l'activité génitrice des animaux, la terre bientôt n'aurait plus suffi à nourrir l'effrayante multitude de ses habitants, croyez-vous? Non pas, mais la lutte pour la possession des femelles aurait en peu d'années transformé le monde en un désert. Ne voyons-nous pas, en effet, à la saison d'amour, les hôtes paisibles des forêts et des plaines mués en bêtes furieuses, se livrer entre eux de sanglantes batailles, à cause du rut qui les affole et qu'ils n'ont pas de cesse que les rivaux ne soient allés chercher bien loin de leurs gaignages un refuge à leur jalouse haine, à moins que trop faibles ils n'aient été frappés de déchéance et parfois de mort. Mais la Prudence divine a voulu qu'une fois passé le temps réservé aux accouplements, et apaisées les passions nécessaires, ils retournassent aussitôt à leur foncière douceur et à leurs goûts de sociabilité ou d'isolement, indifférents à leur sexe comme les faons qui bientôt naîtront d'eux.

Il n'en va pas ainsi de l'homme, parce qu'étant libre il a le choix de son heure.

Les animaux n'ont que des besoins auxquels ils obéissent dans la mesure prescrite. L'homme a la concupiscence : L'infatigable aiguillon des dé-

sirs imaginatifs jette la chair en proie à des besoins factices et violents qu'elle s'épuise à satisfaire, en dépit des maux qui en résultent. Or le désir relève de l'intelligence, et pourquoi criez-vous anathème à la chair ? Elle n'est qu'un instrument et incapable par elle-même de péché. L'esprit seul qui se connaît aura à répondre de la luxure et de la débauche.

Si nous explorions avec impartialité les profondeurs de l'amour, nous n'y trouverions que la conscience orgueilleuse de la force et de la beauté avides de se produire et de s'extérioriser. La beauté de la femme soumet et entraîne à sa suite la force de l'homme ; mais elle se ment à elle même dans sa vanité ne comprenant point que la soumission conditionnelle de l'homme n'est que le gage de l'essentielle servitude de la femme. D'autre part la force de l'homme s'abuse si elle ne voit pas que sa victoire n'est que le couronnement de son humiliation.

Ce n'est point assez de l'orgueil. La colère assassine et l'avarice qui possède sont avec lui les satellites maudits du sexe. Les païens adoraient Priape et confiaient leurs champs à la garde des Termes, dieux phallomorphes : c'est une indication qui a son prix et qui pourrait bien jeter quelque lumière sur l'origine de la propriété.

Mais le lieu n'est pas d'en discuter, et il est temps d'ajouter un nouveau terme au parallélisme analogique du Jaspe et du mariage.

Les différentes formes que présente l'association passionnelle de l'homme et de la femme, ou mariage, peuvent être ramenés à deux types principaux : C'est ou l'embrassement profond et spasmodique de deux âmes en une seule chair, ou, à un degré d'intellectualité plus haute et comportant une volupté plus douce et plus prolongée, la fusion intime de deux chairs en une seule âme. Toutefois dans l'un et l'autre cas un prodigieux effort vers l'Unité se trouve démenti par sa conséquence naturelle qui est, par la procréation des enfants, un retour à la variété et à la division.

Or, parmi les propriétés thérapeutiques du Jaspe, nous trouvons cette singulière vertu de faciliter la délivrance des femmes en couches par sa seule juxtaposition sur leur ventre. En outre le Jaspe n'acquiert toute sa puissance que lorsqu'il est enchâssé dans l'argent.

Pénétrons l'arcane, et considérons que pour tel qui fonde une famille la lutte du bien-être s'érige à la hauteur d'une obligation morale exclusive et que renonçant à la pauvreté contemplative et aux spéculations désintéressées, il se condamne à la recherche médiocre et laborieuse de l'aisance et du confortable. Car la maternité est douloureusement compromise si l'homme se dérobe au

devoir qui lui incombe de veiller à la sécurité de l'épouse affaiblie par la gestation et l'allaitement, et le mariage remplit plus parfaitement sa mission qui est de développer en ses fruits les germes latents des vertus physiques et spirituelles jusqu'à l'état de maturité, lorsqu'il se consomme et s'exerce dans les conditions favorables d'une vie matérielle paisible et assurée.

Telle est la naïve légende de saint François, une nuit d'hiver que sa chair était en révolte ; qui sortit nu de sa cellule sur la colline mordue par les bises ; et là ramassant à pleines mains la neige qui tombait à gros flocons il en fit plusieurs statues, une grande et d'autres plus petites, puis s'interpelant : « Voici ta femme, dit-il, et voici tes enfants. Ils n'ont point mangé, ils ont froid et ils ont faim. Que tardes-tu ? Ne sont-ils pas en droit d'attendre de toi les vêtements et la nourriture ? » Alors reconnaissant humblement combien il était impropre aux durs labeurs de la paternité : « Quel est ce fou qui désire une femme et n'est pas capable de la vêtir et de lui procurer les aliments du corps ? Et que serait-ce quand naîtraient les enfants qu'elle ne manquerait pas de lui donner ? » Sur quoi il s'en alla tout apaisé terminer son austère sommeil.

VI

LE SAPHIR

Nous voici parvenus à ces hautaines régions où la parole humaine ne trouve plus d'écho :

Le Saphir exprime l'éblouissement de l'intelligence face à face avec l'Inconnaissable et *« la Gloire du Seigneur*, dit saint Jérôme, *réside en sa couleur »*, pour ce qu'il fut investi de l'azur du ciel, qui est le trône de Dieu. Il fut aussi appelé *« la Gemme des gemmes »*, et son nom rend témoignage de sa magnificence.

La couleur bleue a pour complémentaire l'orangé en qui s'étreignent l'or vivant de la Topaze et l'écarlate rayonnant du rubis, et qui signifie l'amour exclusif de l'âme pour son Auteur. *« Celui qui m'aime*, enseigne Christ, *sera aimé de mon Père, et Je l'aimerai et Je me découvrirai à lui »*. C'est-à-dire que l'âme ne peut s'élever que par l'Amour à la connaissance de l'Intelligence incréée dont le divin Saphir recèle le symbole.

Après avoir reconnu en l'Escarboucle l'humaine révélation de l'Intelligence par le Sang et la Foi, nous voici maintenant arrêtés, muets et blêmes, au seul nom de son ineffable Réalité.

Mettez-vous à genoux ! Il y a peut-être à cette heure une âme qui, par un prodigieux retour, rend au Verbe de Dieu la visite de Bethléem.

Nous savons qu'ici l'effort de chercher est inutile ; vous ne trouverez point ; ici le raisonnement s'avoue impuissant à conclure : Seule, à la lueur de l'incendie qui la dévore, la passion agonisante et hors d'elle-même, voit et comprend, sans toutefois *savoir* selon la science humaine, ainsi que l'a chanté en un réveil encore tout frémissant des effrayantes joies goûtées sur la hauteur l'extatique Jean-de-la-Croix :

Je suis entré sans savoir où j'entrais,
J'y suis resté sans savoir où j'étais :
Transporté plus haut que toute science.

C'est pourquoi nul de ceux qui ont eté ravis dans la lumière aveuglante de la Vérité n'en ont jamais parlé, sinon pour dire en tremblant qu'elle est la VÉRITÉ, se refusant avec un dédain mêlé de pitié à tout ce qui n'est pas l'Unique au regard de qui il n'est qu'illusion et supercherie. Car il est allégué à la gloire du Saphir que la fraude et le mensonge n'ont plus de prise sur celui qui en est décoré.

Que si la raison de l'homme ne peut embrasser l'Objet de cette amoureuse et sainte tyrannie, toutefois nous savons comment l'amour y parvient, et que c'est par son excès même, et sa surabondance, et cette pureté sans alliage qui la consacre pour être sans restriction et en toute intégrité la proie de l'Esprit dévorateur. Ainsi, par une sorte de divin atavisme, l'âme comprenant son origine s'identifie avec elle de la manière qu'on dit : comprendre, c'est égaler; ou plutôt, comme toute lumière a le feu pour principe et ne saurait exister sans lui, l'âme se prêtant avec ardeur, confiance et joie au baiser enflammé de la Grâce engendre en elle-même ce foyer resplendissant d'où est sortie l'étincelle qui la consume.

Il se passe alors ceci : que l'âme ayant remis sa volonté au Tourbillon jaloux qui ne souffre pas de partage se trouve, par le fait de ce divin esclavage, affranchie des contingences argileuses, des entraves de la pesanteur et des affections sensorielles, et ravie éperdûment dans la liberté de l'Omniscience. C'est la pensée qu'exprime le joaillier profond en cette parabole du Saphir, lorsqu'il révèle que la gemme céleste possède la magique vertu d'ouvrir les portes verrouillées, de briser les chaînes et de délivrer les captifs.

Le véritable Amour est exclusif et ne se par-

tage point : Sa mission est de réaliser l'Unité. Lorsque s'allument les artificielles clartés qui puérilement tentent de suppléer le soleil, la pierre bleue couleur du temps pâlit et s'éteint. Car la vie contemplative ne jouit pas de la beauté mortelle ni des charmes très véritables que le monde présente; elle ne les a pas en elle et ne saurait les montrer. Divinisée par le bain de splendeur immense en lequel elle s'est plongée, elle ne comprend plus les limites de la forme ni la mesure des relations et elle s'ensevelit comme une morte dans un tombeau de silence et d'ombre.

Il est très certain que l'âme pure qui, par une amoureuse impatience de Dieu, se clôt herméti-quement aux joies même équitables d'en bas pour s'abîmer dans le Principe réside la plus parfaite expression de la Charité. Cependant il est non moins vrai que cette âme, créée pourtant, se refuse aux embrassements des créatures et renie leur société. Manque-t-elle donc à la Charité? Non pas certes, mais elle ne saurait plus les aimer, ces créatures, *individuellement*, parce *quelle ne peut plus faire de distinction entre elles*, avide seulement du suprême attouchement dont elle a une fois tressailli. C'est pourquoi saint Isidore écrit : *« Saphir, amoureux de chasteté »*.

L'extase est le lion vorace qui ne se nourrit que de vierges.

Par un instinct admirable des sublimes convenances, le paganisme vouait à un infrangible célibat les Vestales, prêtresses du Feu. Alors quelle blasphématoire folie de dénier à Marie qui neuf mois adora au tabernacle de ses propres entrailles l'Intelligence de Dieu, le Verbe qui voulut habiter le sang triste, la virginité parfaite et l'essentielle innocence ! Et comment ne pas vénérer la profonde sagesse qui riva, comme le corps à l'âme, le sacerdoce à la chasteté ?

La Chasteté est la condition de la douceur et de la mansuétude. Le tigre privé de son sexe lèche comme un chien soumis la main qui l'a mutilé, et le taureau indomptable, lorsqu'il a oublié les belles génisses des pâturages, se révèle l'auxiliaire paisible et dévoué du laboureur.

La Chasteté et la Foi sont les deux facteurs invisibles de l'Humilité-Améthyste, ainsi que l'enseigne l'analyse du violet qui est une conjugaison du Saphir azur et de la pourpre Escarboucle. L'amour humain est une forme déguisée de la domination. Mais pour ce qui est de l'Humilité, elle a horreur du triomphe : elle est la propre conscience de l'impuissance et de la faiblesse, et elle se connaît trop vile pour rechercher un objet plus vil qu'elle-même et sur qui elle pourrait prévaloir, comme cela a lieu dans les œuvres de la chair. Et ainsi l'on peut affir-

mer qu'il n'y a point de vraie humilité que la chasteté ne parfume.

Réjouissez-vous donc, *cœurs purs*, ô vous les doux et les humbles de cœur, *parce que vous verrez Dieu.*

VII

LE DIAMANT

« *Celui qui est mort est justifié de son péché* », dit l'Apôtre.

Sépulcre vide et menaçant, l'intensité de mon Désir a exploré ta vaine terreur et ton mystère. Tu es la porte du palais où chante et s'ébat à jamais la fête qui n'a pas de soir, l'extase sans défaillance et sans limite dans la Clarté victorieuse enfin. « *Seigneur, j'ai aimé la beauté de votre maison et le lieu où réside votre gloire* ».

La gemme la plus dure, la plus rare et la plus éclatante, celle dont l'excellence décourage l'hyperbole et la comparaison, l'indomptable et magnifique Diamant a été élu pour être l'hiéroglyphe de la Mort : Il en proclame par sa puissance l'inéluctable nécessité, la domination sans échec : comme aussi, par sa virginale transparence, il exprime l'âme délivrée de son vêtement de matière, dépouillée des accidents charnels qui trou-

blent de lourdes scories opaques sa limpide essence l'âme radieuse enfin de sa nudité sublime et pénétrée de la pure lumière incomposée et sans couleur.

Diamant que nulle violence au monde n'entame et ne brise, chasseur des songes creux et des larves de nuit, je te salue ! Je te salue, Thabor des transfigurations indicibles, seuil éblouissant des heures à jamais neuves, aube douloureuse du Jour que Dieu a fait, Diamant !

Les justes vont manger la chair de l'Agneau, ils vont boire le sang de l'Agneau que les méchants ont tué. La Terre Promise attend ses hôtes attardés. Irons-nous par les printemps puérils des amandiers ? ou par les berceuses nacelles au bleu profond des lacs crépusculaires ? Non, c'est une mer de sang qu'il faut passer, la Mer rouge où s'abîmera la servitude égyptienne. La Pâque est une féerie sanglante,

Mais, ô Mort, immortelle épouvante des vivants, par quel horrible stratagème as-tu trouvé ta place au sein de l'indivisible Eternité ? Et la Vie est-elle donc la bête forcenée qui dès les temps où elle fut se dévore elle-même et se digère pour assurer sa sempiternelle reviviscence ? Spécieux blasphème. Nous savons que ce n'est pas ainsi, et que la Destruction, sans cesser d'être

exécrable en son principe, accomplit une œuvre bonne lorsqu'en sa fureur aveugle et fatale, ne pouvant s'élever contre l'Impérissable, elle s'acharne, fille hideuse et hors nature, sur son père hideux, le Mal, le Pharaon oppresseur et maudit. C'est pourquoi Dieu l'a adoptée, afin que toutes souillures et toutes infirmités fussent abolies, — souviens-toi parce que tu fus humilié ! — et que par la Destruction fût enfin réalisée l'Harmonie.

Un jour donc l'homme créé pour la Vie contracta dans l'Ivresse de son Libre arbitre une alliance avec le Négateur, c'est-à-dire avec le Mal. Adam avait-il donc le pouvoir de supprimer d'un coup la Vie, fille de Dieu ? Non pas, car la Mort n'a point d'empire sur la Vie, mais seulement sur ce qui est mortel ; alors entre l'être immortel et l'envieux Néant une sorte de louche compromis intervint : le Temps parut et aussitôt commença de mourir.

Passé qui n'est plus et qui n'a pas été également pour chacun ; Avenir qui n'est pas encore et qui ne sera pas universellement ; Présent, arche fragile, pont infinitésimal jeté entre ces deux néants : voilà le Temps, c'est l'ennemi qu'il faut tuer ! C'est lui l'attente, la langueur et la séparation, la soif et la satiété, le commencement et la fin ; c'est lui le mauvais assassin des espoirs, le

destructeur des rêves légitimes, la géhenne aux barreaux d'airain des libertés, la griffe sournoise et féroce des déchirements.

Mais parce que les enfants de la Vie et de la Promesse avaient, par leur incrédulité, fait entrer dans le monde le mensonge de la Mort, la Promesse de Dieu n'était pas pour cela résiliée, et la Mort ne détruisit que le Temps dont les apparences sans cesse renaissantes s'efforçaient vainement d'éluder l'héritage d'immortalité.

Abdique, ô Néant, ta transitoire tyrannie !

Et voici que la Mort ouvrit la porte à l'éternité du Seigneur, que la Liberté s'étonna de respirer au sein de la Loi et que le Relatif étreignit l'inviolable Absolu. La Justice se reconnut au miroir de la Miséricorde, et toutes contradictions, toutes antinomies furent réduites en Dieu par la Mort.

C'est pourquoi, en même temps qu'il recevait la tragique investiture, le Diamant était appelé la *Gemme de réconciliation et d'amour*.

Que si vous répugniez à voir dans la pierre éminente l'image de la terrible Rédemptrice, considérez, je vous prie, l'étrange légende où il est rapporté que plongé dans le sang de bouc l'indomptable diamant mollit et perd sa force cohésive. Or que faut il entendre par le sang du luxurieux capricorne? Sans doute les affections temporelles

les viles passions, l'appétit des biens éphémères, cette science mesquine aussi, fruit de l'arbre détesté, par laquelle l'homme en vérité sent et connaît, mais seulement dans le temps et l'étendue, qualités de mort et de restriction dont son ignorance a fait les conditions de l'Etre. Tellement qu'à l'heure formidable où se soulève le voile de l'infini, inapte à concevoir la théométamorphose, il recule glacé du vertige de l'espace qui s'ouvre à ses yeux hagards et se crispe éperdument aux moribondes vanités qui déjà échappent à son étreinte.

Ce n'est pas tout : le Diamant n'a pas encore épuisé sa naturelle éloquence. Il a dit le martyre il va montrer la palme. Regardez : Le joyau unique ne serait-il pas invisible, tant est parfaite l'innocence de son eau, n'était que de son rayonnement royal il éblouit la nuit, auguste et véhément? Et maintenant écoutez Paul, le visionnaire du chemin de Damas. « *L'œil n'a point vu*, dit-il, *l'oreille n'a point entendu*, *l'esprit de l'homme est inhabile à comprendre ce que Dieu a préparé pour ceux qu'il aime.* »

Allez, agonisants ! Au jardin nocturne des Oliviers, suez votre sang effroyable ! Encore quelques minutes et cette lie de la terreur et de l'angoisse, vous ne l'aurez plus même à boire. Mais qui que vous soyez, et que même vous ayez cru devoir vous borner à ce lambeau pantelant de vie, votre actualité précaire et douloureuse, que le Mal a

détaché de l'Eternité, souvenez-vous que vous êtes sous la sentence des sublimes allégresses, des incessantes Epiphanies, à jamais, à jamais, et que vous allez naître, comme au jour où Dieu souffla sur l'argile, à la ressemblance de l'Incréé ineffable, dans les régions de l'Orient où le Soleil ne se couche pas.

« Je vous le dis : vous êtes des dieux. »

TABLE

Achevé d'imprimer
Le vingt-cinq mars mil huit cent quatre-vingt treize
PAR A. DAVY
52, rue Madame
Pour le « MERCVRE DE FRANCE »


meam
leonibus
unicam